

Natacha Michel

Sortie de route

romans rapides

NOUS

MMXVII



Ma table

Une nuit s'amasse derrière chacun de nous, temps révolu devenu nocturne, qui s'assombrit sans nous assombrir. Parce que cette nuit est traversée d'éclairs. L'un d'eux me montre une table. L'encre fraîche et blanche de la neige fond si vite qu'elle emporte les empreintes. Pas l'éclair. Il est capable de laisser en creux la forme qu'il a touchée. Oui, l'un d'eux me montre la table. C'est une table à tréteaux : deux épais X en chêne soutenant un vaste plateau de même bois où coulisse, sur le devant, un vaste tiroir de la dimension du plateau.

Une certaine partie de l'enfance se passe à quatre pattes. Cette partie-là, je la passais sous cette table. Ou plutôt je jouais à l'enfant à quatre pattes alors que j'en avais passé l'âge pour être près de lui. Lui, c'était mon père et elle, c'était sa table. Quand nous emménageâmes rue de la Faisanderie — dans un très petit appartement : une pièce changée en deux par une cloison en accordéon qu'on tirait quand mon père travaillait à un film ou recevait des acteurs, des collaborateurs, le lit conjugal masqué par des

coussins et une seconde, petite, qui était ma chambre —, quand nous emménageâmes, la table entra majestueusement et prit position. Elle fut placée de biais devant une grande fenêtre, offrant, en échange de l'exiguïté du lieu, un ciel immense qui laissait voir au loin, dompteur dans sa cage, le jour, le soleil, la nuit, une lune parfois en crochet ou en *c* cédille où appendre notre regard sur la terre. Ou les jours de pleine lune, un magnifique savon de Marseille.

Passant de l'infini à l'infinitésimal, si la grotte d'Ali Baba du tiroir s'entrouvrait, j'apercevais, rangées dans un plumier rudimentaire, les cinq petites cases ravissantes, dés à coudre des merveilles, le long desquelles courait la grande case plumière. Avec ses stylos, leurs invisibles lorgnettes de nacre, qui permettent d'écrire « gros » (lisiblement) d'une écriture menue, et ses crayons finement taillés, une lucarne de couleur au bout. Dans les cinq cases, enviabiles comme des bonbons, se tenaient attaches-trombones, gommes, un taille-crayon, un amas d'élastiques, soins de beauté pour l'écrit, et une réserve de timbres. Sur la table, parfaitement nette, une grande lampe au pied épais en forme de vis semblait mesurer le temps comme une autre clepsydre. Elle mesurait, cette vis, au moins le temps qui m'était imparti. Lorsque tout était calme, que mon père lisait ou écrivait — s'il lisait, le livre était ouvert, les pages lues bombées comme les côtés d'une chevelure de femme qu'une raie partage en deux moitiés inégales; s'il écrivait de sa limpide écriture qui semblait, à la demi-ignorante que j'étais, une transcription de vols d'hirondelles —, assise en tailleur, cachée sous la table, nous faisions l'un et l'autre comme si de rien n'était.

Mais soudain venait le bruit du téléphone à potence, mon père décrochait, accueillait son correspondant d'un « J'ai reconnu ta façon de sonner » et je voyais bientôt sa belle main blonde, passant sous le tiroir, me faire signe de déguerpir — si j'avais connu le mot, et pas seulement reconnu le signe, j'aurais écrit *déguerpire*.

Comme ce souvenir m'est cher et comme la modestie du passé est douce. C'est sans doute pour cette douceur que j'aime l'imparfait, que je crois à sa sourdine dans le roman. Il laisse les images et l'histoire aller, en s'écartant comme autrefois les messieurs devant une dame. Et je n'oublie pas que « les Grecs entraient dans la mort à reculons : ce qu'ils avaient devant eux c'était leur passé », dit le second Barthes, que j'aime, celui de *La Chambre claire*.

Le premier Barthes, celui sectateur du nouveau roman, récusait, lui, le passé simple : figure d'ordre qui cache un narrateur démiurge, temps du verbe d'un tout préconstitué, favorable à la bourgeoisie, qui veut à la fois le vraisemblable de l'illusion et le faux de la vérité. Bon à ceux pour qui comprendre, c'est en rabattre, ajouterais-je, sous-produits qu'ils sont d'un titre de chef-d'œuvre : *Illusions perdues*.

Barthes, avec le passé simple, fustigeait le roman. Il lui opposait l'*écriture*, ou temps éclaté et offert qui se dit au présent. Ah, l'ennui de l'écrit qui écrit sur l'écrit... Alors qu'écrire, c'est chanter le monde, ce paradis à éclipses ! Le bonheur d'écrire est d'écrire le bonheur, promesse que nous fait la beauté des choses. Lignée dans laquelle s'inscrivent au moins Stendhal et Giraudoux. J'étais et je suis avec quelques amis — et quelles que soient les tristesses qu'on décrive — du côté de « l'optimisme de la prose », de celles, de ceux

qui l'ont belle et qui contredisent *in vivo* l'amertume. D'ailleurs, je diverge complètement d'avec Barthes pour ce qui est de l'indicatif. Le présent est paradoxalement un temps définitif : il a un pouvoir sentenciel ou aphoristique. Quand il n'est pas confessionnel, autobiographique, ou présent de contemporanéité à soi. L'imparfait ou même le passé simple sont plastiques. Ils ouvrent. Y compris à un futur. Celui-ci, comme la Veuve de Gómez de la Serna, était noir et blanc. Le noir entre autres fut la mort de mon père en 1989.

J'héritai de cette table, c'est celle sur laquelle j'écris. De *dessous* à *sur* pourrait être le trajet de ma vie. S'il n'y avait pas eu la porte : la porte des usines, celle des réunions, la porte politique, ouvrant à la capacité des gens. La politique au sens où je l'entendais est un gage de la vérité de l'existence autant que sa mise à l'épreuve. Et il y eut aussi la porte toujours ouverte qu'est la rue, celle, souvent fermée, des lycées.

Mais la table... celle qui m'a été léguée... comme un bœuf qui prendrait l'encre qui sort du stylo pour abreuvoir, elle se tient calme sous la feuille, toujours forte et solide. Les grands X de ses tréteaux ne servent pas de signe de perplexité quand je sèche sur une phrase. Car un livre est fait de phrases, de phrases qui, comme mon père, ne reviennent jamais, et qui combattent mais, contrairement à lui dans la Résistance, sans devoir craindre d'y perdre la vie. Oui, les phrases ne reviennent jamais — si même on les répète — dans le roman. La fiction est en deçà ou au-delà du réel et de l'illusion. Ou plutôt, elle se glisse entre leurs mâchoires pour les écarter comme fait un bâton — pour les empêcher de mordre. Elle ne marche pas au canon mais au tracé d'une idée, d'une intention, d'une conviction,

qui n'existent que par le trajet d'une histoire. Mais quoi qu'il en soit, le roman va d'un début à une fin dans un irréversible, raison sans doute pour laquelle les modernes ont tant affaire au temps. Celui-ci avance, poussé par ce qu'il raconte, allant inéluctablement d'un début à une fin — c'est là où se tient son prosaïsme, qu'on imagine à tort sis dans la langue avec laquelle il s'exprime. Si l'on peut relire, on ne peut reculer. La fiction se dit en temps compté (par les chapitres ou toute autre forme de scansion), sous la loi du temps qui ne revient jamais.

Le plateau de la table, lui, a traversé les âges. Les cariatides de ses X le soutiennent et il ne fléchit pas comme moi parfois. Mais il est tavelé de taches, de quelques brûlures, signes de ponctuation indéchiffrables, qu'aucune paille de verre pour antiquaire, à savoir délicate, ne peut effacer.

Une blanchisseuse que j'avais prise en affection, forte femme qui avait son franc-parler, qui tenait tribune et tribunal dans sa boutique, me dit un jour, j'avais trente ans, alors que je lui apportais un vêtement à nettoyer, ces mots impitoyables : « Vous faites des taches ? Vous vieillissez. » D'accord, je vieillis, mais j'ai le vaste monde avec moi. Je n'aime que l'ouvert, j'ai peur désormais de ce qui ferme et enferme.

L'enfance aime le clos, la cachette en tient lieu : je n'étais alors pas capable de remarquer, lors de mes séjours sous la table, que ce plateau, le placage qui le recouvre, va dans deux directions opposées, emboîtement de vastes triangles. Chacun rencontre l'autre par la pointe.

Aussi bien ciré qu'il soit on ne se mire pas dans ce placage et je n'écris pas sur moi mais de moi : le *de* de l'appartenance, de la provenance. J'aimerais un jour écrire un texte dont les premiers mots seraient : « Commencez sans moi. »

Mon père se plaisait aux images, il était cinéaste, et gardait sur cette table une image de Victoire ailée, phoque céleste que je regardais comme tel. Pour ma part, autant qu'il est possible, j'ai toujours tenté d'habiter devant un arbre. Celui d'en face que je regarde dans ce matin d'hiver, ses branches dénudées et noires se dressant à vif, ressemble exactement aux piques de *La Bataille de San Romano* peintes par Uccello. Un tilleul au printemps, avec le beige tendre de ses délicates clochettes qui semblent être de beurre, viendra dans le cadre à droite. Mais à gauche, je ne vois que la moitié du tronc d'un platane dont l'écorce ressemble aux coquilles d'huitre. Ailleurs, en été, l'arbre devant moi est un cyprès, tranche de pain d'épice debout, rempli de fruits confits en bois. Avec un arbre, a fortiori plusieurs, on ne risque pas une sclérose de l'enthousiasme : pour aller d'Uccello à Hantaï (« c'est l'espace entre les feuilles qui fait l'arbre », disait l'homme des tissus peints pliés), il ne faut attendre que quelques mois.

Mais ma table ! De claire qu'elle était, tel un lac, durant le temps que mon père en usait, elle est devenue une mer par jour de tempête et sans le phare intermittent de l'encre ou de la frappe, cette eau démontée m'aurait de longtemps englouti. Il ne s'agit pas là d'un romantisme de l'écriture, d'un penchant exagéré pour l'inspiration, mais hélas et tout simplement d'un désordre. En avançant, je suis devenue désordonnée. Quand je vais à la table, on dirait que

j'émigre, emportant avec moi tous les biens dont je ne peux me séparer. Ainsi sur le plateau à triangles, il y a selon ce que j'écris le livre d'un écrivain que j'admire qui me sert de diapason. Disons le *la* de Larbaud pour le tendre et, fut un temps, le *do* majeur de Malraux pour l'épique. Il y a le totem d'un pot rempli de feutres rouges, verts, bleus, boisson aride pour la page qui l'absorbe et avec lesquels j'écris des notes illisibles y compris par moi. Je le déplore en pensant à certaines belles mains, celles de mon père et celles de chères amies, ce que j'écris au stylo, fût-il Pilot, ressemble de plus en plus aux lettres qu'un médecin écrivait à son apothicaire.

Devant moi, un bouillon de feuilles mal classées, heureusement sans cet œil (du bouillon) qui me regarderait du fond de la tombe comme Abel regardait Caïn. J'ai bien tué quelques phrases, quelques pages, mais aucune n'était ma sœur. Ou alors, tenues dans une pince, comme les joueurs méfiants tiennent leurs cartes au poker, étagées étroitement afin que nul n'en connaisse, mes feuilles ou mes notes ont déteint l'une sur l'autre ou me parviennent si collées que, pas plus que l'adversaire d'une partie de cartes, je ne peux connaître si elles sont plus fortes que le jeu que j'ai en main. Que j'abats dans l'ignorance. Tant pis pour moi si celles dans la pince étaient meilleures et si je perds avec mes cartes plus faibles. À l'aise, comme disent les jeunes gens pour « par bonheur », une rangée de dictionnaires, ces oncles de l'écriture qui lui veulent du bien et des précisions, eux, ne me lâchent pas. Au contraire, ils concourent avec moi à propos d'un mot rare qu'ils ne possèdent plus, mais à mon triomphe, qui m'attend dans un *Littré* du XIX^e ou le *Larousse* en six volumes de 1929 achetés dans une brocante.

Ah, chers dictionnaires où patientent les mots sans histoire autre que la leur et qui vaut d'être racontée par le choix que l'on fait d'eux. Ah, beaux dictionnaires aux lettres dorées sur le dos, comme les concierges des grands hôtels aux clés sur le col, concierges à qui l'on peut tout demander et capables de vous fournir en tout : filles, boîtes de nuit ou chirurgien-dentiste, du moins sont-ils ainsi dans les films, apportant sur un plateau la solution à vos envies ou vos difficultés.

Sur ma table il y a aussi, scolopendre délicieuse, la cigarette interdite. Elle attend le moment difficile pour, cigale, apporter son chant régulier de caténaïres d'un train qui roule dans la nuit du texte, mais cigale mortelle, et depuis peu, le *vaporetto* (je préfère ce nom vénitien à l'autre, hideux, « vapoteuse »), calumet de la paix et fourmi économe de vie.

Pourtant, quel désordre ! En ce moment il y a Baudelaire, relu au travers de *La Pietà Baudelaire* de Michel Deguy, des cahiers où des notes erratiques aboutées feraient des cadavres peu exquis. Une tasse de café, choisie belle, un sulfure pour tenir les pages d'un livre mal broché et le buste en gomme de Monet acheté au musée Granet à Aix-en-Provence.

Sans compter les cartes postales insérées dans un serre-pied en plastique, sorte de cabochon fendu à la féminine, dont un porte une photo d'Emilio Araújo représentant un paysan costumé en carnaval, Gilles de Binche ou prince aztèque galicien, avec sa jupe courte faite, on le croirait, de pneus assemblés, sa tiare démesurée de gendarme espagnol, achevée de chaque côté par la clochette des fous, tiare faite masque comme il en est de son visage et le quasi-club

de golf qu'il tient dans sa main droite, baguette longue, fine et courbée, qu'il porte en dansant.

Serait-ce comme au jeu de mikado que je jette au hasard tous les bâtonnets du jeu, me mettant au défi d'en tirer un tas sans déranger les autres, d'en sortir un sans en faire bouger aucun : une phrase, un chapitre, dont les autres bâtonnets n'ont pas idée ?

Main chaude superstitieuse, magie blanche ou tour d'adresse ? Toujours est-il qu'ainsi va la table avec sa pendulette. Le livre de Jacques Barbaut : 1960, ce *Je me souviens* d'une année... Que ne l'a-t-il écrit plus tôt, quand je rédigeais *Plein présent* qui se passe entre 58 et 62, un volume des *Poésies complètes* de Tristan Tzara, qui me sert de garde-manger — j'y pioche en cas de famine — et parmi cent papiers, d'autres livres.

Sans oublier ceux de la petite bibliothèque qui dépasse de ma table — à peu près comme la gamine d'une vieille et classique affiche publicitaire pour le chocolat Menier, qui se hisse sur la pointe des pieds pour écrire en bâtarde les mots « chocolat Menier ». Tout cela non rangé par ordre alphabétique, non classé par un docte érudit et, à ma décharge, présent comme des compagnons.

Ce désordre ne serait-il pas un amas défensif, tels ces châles dont ceux, dont je fus, qui souffrent d'asthme, se couvrent ? Pour s'aventurer dans le territoire glacé de la page blanche, faudrait-il écharpe, bonnet et gants, représentés ici par livres, carnets, papiers et coupelle à cigarette ? Non. J'écris plutôt en maillot de bain : pour moi, la page blanche est une mer froide dans laquelle il faut plonger et nager vite (entendez : écrire de même) pour se réchauffer. Et quand on a chaud et qu'on a « eu chaud » (la trouille), la récompense

est que l'on s'arrête, page faite. Attendant le prochain chant du rossignol, Roméo de soi-même, qui vient vous dire que c'est l'aube, qu'il est temps de partir, d'y retourner... à la table.

Sortie de route

- 7 Ma table
- 17 Le livre qui tue
- 31 Un non-amour inoubliable
- 45 Un héritage de Blanchot
- 53 Doña Musique
- 63 Le produit qui change le passé
- 71 Le secret professionnel
- 87 Juste Commonini
- 99 Mouche la chienne et les neiges du Kilimandjaro

- 115 J'ai engagé un tueur à gages
- 121 La machine résurrectionnelle
- 129 Le goudron et les plumes (Mon crime)
- 141 La photo tardive
- 155 Le coffret
- 173 Le sari rose et blanc
- 187 Promenade de Simone